

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 60 (1922)
Heft: 50

Artikel: Récréations
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-217637>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

petite caravane obligée d'écouter les définitions assommantes de l'ex-institutrice.

Elle a un autre défaut, Mlle Adrienne : son séjour de plusieurs années chez ces princes polonais ou russes, lui a donné une haute idée de l'aristocratie slave et de ses manières. De leur façon d'être et de parler, elle a gardé des attitudes spéciales et un certain dédain pour tout ce qui n'est pas aristocratique. Et puis, elle a tout vu, tout connu, tout entendu. Ou si, par impossible, l'objet, le lieu, la ville dont vous parlez lui est inconnu, aussitôt elle croise les mains sur ses genoux, se renverse sur son fauteuil et d'un petit ton protecteur :

— Oui, oui, fait-elle, oui, oui, certainement, c'est fort joli, mais chez les Parachutzky, c'était bien autre chose. Figurez-vous...

Et suit une description enthousiaste des merveilles réunies chez ces boyards à peine civilisés. Au fond, Mlle Adrienne n'est point méchante, mais elle s'imagine avoir acquis « à l'étranger » une distinction spéciale qui la place très au-dessus des humbles mortels. Elle conserve la douce illusion que le « frottement » avec des princes, des princesses et des princelets, dont les grands-pères bivouaquaient probablement, sous des tentes, dans la steppe, lui a inoculé quelques gouttes de sang bleu et elle croit fermement imposer à tous cette conviction par sa tenue rigide et ses sourires condescendants. Ainsi, Mlle Adrienne est heureuse. Son bonheur coûte peu et, somme toute, ne nuit à personne. Encore qu'il faille un peu de patience pour l'écouter, tant de gens sont, en somme, infiniment plus désagréables, tout en demeurant franchement mauvais, que je préfère cette vieille maniaque et lui pardonne ses Parachutzky et son système éducatif.

Louis de la Boutique.



LE VOYAGEUR SENTIMENTAL OU MA PROMENADE A YVERDON

Marianne.

Marianne reçut cette lettre en présence de son époux, et reconnut tout à coup des caractères qu'elle n'avait pu oublier. Elle se flattait de ne plus aimer Adémar, quoique ses efforts pour écarter son image le lui rappelaient sans cesse. A la vue de la lettre, un secret pressentiment la fit pâlir ; mais, en la lisant, quelle tempête bouleversa son âme ! Aux premiers mots, un trait de lumière lui montra l'abîme où on l'avait plongée... Le désir d'apprendre tout son malheur la soutint pendant cette affreuse lecture. Elle l'eut à peine achevée, qu'un cri perçant, suivi d'évanouissements continuels, fit croire qu'elle ne survivrait pas longtemps au malheureux Adémar.

Son époux, homme chez qui toutes les passions étaient extrêmes, lut la lettre, et douta s'il devait rappeler Marianne à la vie, tant il était jaloux des larmes qu'un autre coulait à son épouse ! Cette infortunée ne reprenait connaissance que pour se voir accablée des reproches d'un barbare époux... Elle se contenait cependant, et laissait retomber sur son cœur les secrètes larmes qu'un amant trop cher faisait couler. Se flattant qu'il vivait encore, sa voix, dans la retraite, portait pour lui au trône de l'Etre suprême des vœux, que l'ange protecteur des droits de l'hyménée n'osait détourner.

C'était en vain ! les malheurs d'Adémar avaient pris fin avec sa vie ; ceux de Marianne devaient avoir le même terme. Elle apprit la nouvelle de sa mort... Ce qui m'étonne, c'est qu'elle l'apprit, et ne put mourir. Pendant le jour et dans le silence des nuits, Adémar se présentait sans cesse à ses yeux, pâle, expirant, lui reprochant sa perfidie et les tontures de son trépas.

Alors, cette malheureuse amante poussait des cris inarticulés, et versait des pleurs que, ni les menaces, ni les fureurs jalouses de son époux ne pouvaient arrêter.

— Oui, barbare, oui, je l'aime : c'est toi qui me

l'as ravi par les plus lâches impostures ! toutes les richesses me payeront-elles une de ses larmes ?

— Des reproches à moi, qui tarde trop à punir un attachement criminel !... n'avez-vous pas été de vous-même au temple ?

— Non, cruel, c'est toi qui m'y as entraîné ! que ne m'immolais-tu sur l'autel où tu avais poussé la victime ! que ne m'égorgeas-tu maintenant ! c'est le seul moment de bonheur dont je te serai redevable.

Telles étaient les plaintes que les emportements de son époux, et le sentiment trop vif de ses malheurs arrachaient à Marianne. Depuis la mort d'Adémar, elle dépérissait à vue d'œil, et n'était plus qu'une ombre d'elle-même.

Le père de Marianne apprit le déplorable état de sa fille, qui vivait à six lieues d'Yverdon, et l'arracha à son époux, dont les reproches continuels achevaient de la tuer. Mais en vain cette femme angélique trouva-t-elle le seul soulagement qu'elle désirait encore, dans les caresses d'un père, qui ne sentit le prix de sa fille qu'au moment où il allait la perdre. Le coup fatal était porté ; Adémar était mort ; et le ver du repentir et des regrets ne cessait de dévorer le cœur de sa sensible amante.

Si la mort de l'objet qu'on aime, et dont on se reproche la perte, est affreuse pour les âmes les plus froides, jugeons des tourments de Marianne, et déplorons moins son trépas.

Marianne n'entra dans la maison paternelle, que pour se mettre au lit de mort. Le père, malgré les infirmités de son âge, veilla sa fille nuit et jour, jusqu'à ses derniers instants.

— O ma fille ! s'écria-t-il, en baignant sa main de larmes, ô ma chère Marianne ! vis, je t'en conjure ; c'est moi, c'est moi qui doit mourir !

— Mon père ! répondit Marianne (en tâchant de tourner encore vers lui des yeux que les glaces du trépas troublaient déjà), est-il vrai ? vous m'aimez ?

— Hélas ! je ne t'ai donné que trop de raisons d'en douter ; et ce sera pour moi une éternelle source de regrets les plus amers.

— Ah ! je le savais bien que vous ne pouviez me haïr, moi qui vous ai toujours tant aimé !

— Ma fille ! et les sanglots lui coupaient la voix.

— Que le spectacle de votre douleur ne rende pas ma mort plus affreuse, ô mon bien aimé père !

— Moi, ton père ! je ne suis que ton assassin !

— L'amour seul a causé ma perte ; consolez-vous ; oubliez Marianne, et vivez encore heureux.

— Que je me console, que je vive, si je perds ma fille, le seul espoir de ma vieillesse, le seul bien qui m'attache encore au monde !... ah ! si tu pouvais voir les remords qui déchirent ton père, tu lui souhaiterais plutôt de mourir !... et ses gémissements semblaient retentir, pour le consoler, l'âme de Marianne expirante.

— Calmez votre désespoir, si je vous suis chère !

— Marianne, ô mon enfant ! continuait le vieillard abîmé dans sa douleur, me pardones-tu les maux que je t'ai fait souffrir ?... me les pardonnes-tu ?

Sa fille mourante, lui répondit par un signe de tête, et se ranima pour lui serrer la main.

— Eh bien ! vis encore, ma chère enfant ; laisse-toi toucher par mes larmes... Si tu prends pitié des tourments qui précipiteraient la fin de ma carrière, demande au ciel la prolongation de ta vie... Le ciel refusera-t-il ce que Marianne lui demande ?... Ah ! je suis trop coupable pour lui adresser mes vœux !... Ma fille !... Ma fille !... tu ne m'entends plus !... tu ne m'entends plus !...

Ce malheureux vieillard reconnaissait trop tard les droits sacrés de la nature. Marianne expira dans ses bras, en donnant un soupir à son père, et un dernier à Adémar.

Sa mort causait des regrets universels. Aucune larme qui ne fut sincère ! quel panégyrique !

Le cimetière.

Nous arrivons au cimetière... Je ne puis entrer dans une pareille enceinte sans éprouver une étreinte de cœur, devant laquelle toutes les passions se taisent...

Un cimetière est un asile séparé du reste du monde, un lieu de repos où l'homme se sauve du tumulte et des tempêtes de la vie.

Sur le seuil de la porte, en dehors, je crois voir le temps aux ailes étendues, me montrant, de la main, ces mots :

Je suis.

Et sur le seuil de la porte, en dedans, ceux-ci :

Je ne suis plus.

O vous ! qui comptez trop sur la vie, voyez cette porte ! le temps est devant vous... un instant... et il est derrière.

Que les vertus ne gardaient-elles cette porte ! elles eussent arrêté Marianne !

Le père accompagna le convoi de sa fille, pour se conformer à un barbare usage. N'est-ce pas assez que nous sentions nos parents descendre dans la tombe, sans que nous voyons comment ils s'y enfoncent !

On descendit la bière dans la fosse. Il fallut arracher le père à cette déchirante cérémonie. Il voulait embrasser encore sa fille... se précipiter dans la fosse pour y chercher encore ce qui n'était plus ! Sa vue faisait fondre en larmes tous les assistants, ceux même qui lui reprochaient la mort de sa fille ! On l'emporta du cimetière... Je reçus, il y a quelques jours, la nouvelle de sa mort... Et l'époux, qu'est-il devenu ? les remords l'ont-ils laissé vivre ?

A chaque pelle de terre qui frappait sourdement la bière, Marianne semblait nous dire adieu, et faire un pas vers l'éternité. La douzième pelle fut son dernier mot.

Avant de quitter le cimetière, je pris toutes les mesures possibles pour reconnaître, dans la suite, la place où Marianne goûtait enfin un paisible sommeil ; déterminé à venir, au printemps, y semer quelques fleurs, et jouir du recueillement mélancolique, où ne peut que jeter le souvenir de ses amours et de ses malheurs. Cette place est au milieu du cimetière, en tirant un peu à gauche, depuis la porte... Vous qui n'aimâtes jamais, de grâce, n'en approchez pas !

Après avoir fait trois fois le tour de cette place, comme pour m'assurer s'il n'y restait rien de Marianne, je tirai de ma poche un papier, que je remplis de la terre qui couvrirait sa tombe, résolu de l'envoyer, avec l'abrégé de son histoire écrite au-dessus, au premier père qui voudrait imiter celui de cette infortunée.

(A suivre.)

M. VERNES.

RECREATIONS

Solutions des questions posées dans le n° 46.
Charade : La puce.

Problème : 120 mètres.

Nous avons reçu 23 réponses justes. Par tirage au sort, les primes sont échues à M. Pidoux-Dumuid, à Lausanne, et à M. L. Lavanchy, sergent, à Forel (Lavaux).

Voici un nouveau concours.

I. Mot carré.

Mon premier qualifie ce qui n'est pas rugueux.

Cherche mon second dans les branches.

Mon troisième parmi tes sœurs.

II. Métagramme.

Vent du nord. — Enjeu. — Court prénom. —

Galilée y naquit, dit-on. —

Posée, dit en style de basoche. —

Soldat, au but ; juif, à la poche.

Pour le tirage au sort, nous recevrons les réponses jusqu'au 30 décembre.

Noblesse
vermouth délicieux
SE BOIT GLACE G.162 L

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT.
J. MONNET, édit. resp.

Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Broz.